

Vas a 81
RTP 1067p

E. DE CLERMONT-TONNERRE

—

Tardif envoi de Fleurs



PARIS

EXTRAIT DV *MERCURE DE FRANCE*

I-X-MCMXVI

Bibliothèque Maison de l'Orient



129917

à Monsieur Salomon Reinach -
avec mon souvenir et ma sympathie.

Samuel Hirsman

October 1914.

TARDIF ENVOI DE FLEURS

E. DE CLERMONT-TONNERRE

Tardif envoi de Fleurs



PARIS
EXTRAIT DV *MERCURE DE FRANCE*
I-X-MCMXXVI

A Remy de Gourmont.

Ne gaspillez pas sur notre tombe des
onguents précieux, ni des guirlandes,
car cette tombe n'est que du marbre.

Si vous avez quelque chose à me
donner, donnez-le tandis que je vis
encore.

MARCUS ANTONIUS EUCOLPUS.

... Hélas, on n'agit que trop rarement suivant le vœu de l'épithaphe grecque. — Il n'est pas question du commerce habituel que l'on échange forcément avec les personnes proches de son sang et de ses habitudes, mais de l'élan cérébral qui nous jette vers des êtres exceptionnels rencontrés par des circonstances fortunées, et pour lesquels on n'a pas attisé suffisamment le feu qu'ils méritaient... et les cendres grises du quotidien viennent ensevelir les flammes jaillissantes qui auraient dû s'élever devant eux.

Les hommes éprouvent une peine singulière à se hausser longtemps devant toute grandeur ; ils accourent facilement aux succès populaires, célèbrent les morts illustres, mais négligent cruellement les âmes de valeur pour lesquelles il faut abandonner le sillon coutumier. La paresse rejette le geste spontané vers les inépuisables demains, puisqu'on ne peut réaliser que ce qui fut, un jour ne sera plus.

Pour rencontrer Remy de Gourmont il fallait aller très loin et très hors du monde. Aussi aucune main magique ne se rencontra pour amonceler devant lui les honneurs qu'il méritait et ne sollicitait pas, n'allant pas dans les endroits

où les gens se coudoient, s'admirent et se donnent des prix.
Et maintenant

Nous n'irons plus au bois,
Les lauriers sont coupés... »

En effet, on coupe des lauriers et, trop tard, on vient les jeter devant sa porte, avec des fleurs qu'il ne sentira plus, car les humains rendent toujours aux morts des hommages tardifs, pour s'excuser de ce qu'ils n'ont pas eu le temps ni la clairvoyance de s'occuper de l'être sensible et vivant.

Les œuvres complètes de Remy de Gourmont, pendant quelque temps, feront prime chez les libraires qui vont traiter ses premiers ouvrages comme des nouveautés. Les timides, n'estimant que les auteurs morts, se risqueront à travers le labyrinthe de ses livres; il sera commenté dans les grands journaux et les périodiques, avec l'assaisonnement cru d'une quantité de noms propres de philosophes anciens et modernes avec lesquels on va le colleter.

Mais sa pensée subsistera, car elle est semblable au miel fort et parfumé, abondant et fluide; il en a déposé dans chaque alvéole du rucher humain, et l'on s'en nourrira longtemps.

Autant que Remy de Gourmont personne n'a trituré la matière cérébrale, et il en a fait jaillir les fleurs les plus merveilleuses, les plus audacieuses et les plus surprenantes. Sa curiosité explora tout, sa pensée, qui ne fut jamais assagie, satisfaite ou rassise, ne connut pas la limite de la spécialisation : il va du cœur de l'homme au cœur des plantes, des paysages aux tableaux, des biologies d'aujourd'hui aux philosophies de demain, des théogonies à la politique. Les formules, les emprisonnements, les classifications dont les hommes se servent pour essayer de comprendre, il les casse, il remet toute la matière en fusion et, penché au-dessus de la cuve bouillonnante, il épie, regarde et trouve. Ce grand philosophe, ironiste, assez pour ne point se servir de l'obscur langage philosophique, saute au-dessus de tous les systèmes, imitant la vie, qui se joue des doctrines et contredit les formules. Il fait la guerre aux mots, les poursuit vers les antres où ils se cachent depuis des siècles, les en fait sortir, les déshabille en pleine lumière, les examine, les pèse, et, déterminant leur va-

leur, que des affublements avaient faussée, les rejette parfois dans le tas des vieilles ferrailles.

Ce n'est pas par dédain, car il adore les mots, il les emploie tous, dans un langage prodigieusement riche, car il n'y a pas un degré des nuances de la connaissance qu'il n'étreigne dans l'étau du mot, mais du mot juste, exact, profond, tandis que sa syntaxe reste d'une clarté et d'une limpidité merveilleuses. Nul écrivain n'a pu ainsi accoupler à la fois l'érudition et la clarté, parce que nul n'a donné aux phrases une pareille flexibilité. Son langage rappelle le fleuve national, la Seine, dont les eaux contiennent le réseau veineux du plus pur sang de France et qui prend toutes les proportions, depuis le filet d'eau qu'un pied d'enfant pourrait barrer à sa source, jusqu'aux nappes maritimes qui envoient leur brume autour des grands chênes normands. Son style reflète, comme ces eaux profondes ou légères, des nuages et des cathédrales, des villes et des femmes, des pensées et des rêves.

Cet érudit était aussi un rêveur, parce que, pour bien rêver, il faut beaucoup savoir et beaucoup essayer de comprendre. Aussi ses rêves sont-ils d'une richesse incomparable, telles les nuées qui tantôt passent au-dessus de la terre, comme une écharpe colorée, pour charmer les yeux, ou, au contraire, crévent et laissent échapper une eau abondante qui, pénétrant le limon, le transformera en prairies, en fleurs ou en végétations.

Amoureux des forêts, elles l'avaient initié à leur secret, non pas au mélancolique secret lunaire de Chateaubriand, mais les arbres lui avaient dit leur austère bonheur, qui est de suivre avec discipline les lois de la vie.

A force de fréquenter ainsi la nature, n'était-il pas devenu un peu semblable aux satyres, qui rôdent autour des blonds corps de nymphes dont les croupes apparaissent entre les roseaux, le long des berges ?

Mais comme ce satyre avait un lorgnon, il réfléchissait, ce qui n'est pas l'habitude des satyres, et il raisonnait. Cependant, parfois, il faisait des vers, des poèmes, et surtout il adorait les poètes, il cueillait ces éphémères, dont toute la sensibilité intelligente naît, vit et meurt l'espace d'une revue. Qu'ils fussent français ou belges, ou d'une autre nationalité, il savait discerner au milieu de tous ces balbutiements le vers, le mot émouvant, et il s'en délectait en poète.

Il aimait errer de maints côtés, au hasard, dans les carrefours sans poteaux indicateurs où, au milieu des cailloux et des mauvaises herbes, poussent les vraies plantes, ces plantes libres et sauvages, qui craignent plus que tout le pilon du cantonnier et la hache de l'élagueur. Il évitait ces longues avenues droites, s'acheminant vers des buts escomptés d'avance, et dont on aperçoit au loin la coupole arrondie, avec des bancs posés à raisonnable distance, où les voyageurs peuvent s'asseoir et se concerter. Non, dans la forêt, dans la forêt libre, il cueillait des baies sauvages ; et, pareil au faune de Mallarmé, il pouvait dire :

J'élève au ciel d'été la grappe vide
Et, soufflant dans ses peaux lumineuses, avide
D'ivresse, jusqu'au soir je regarde au travers.

Gourmont est amateur du moment présent, de l'actualité, puisqu'il dit même que les femmes doivent suivre la mode exactement, et il croit impossible qu'on soit touché avec sincérité par les littératures anciennes.

Forte et énergique jusqu'à la fin de sa vie, sa pensée s'élance sur les ailes qui l'emportent.

Il appartenait à la race des hommes du Nord, grands aventureux, pénétrant dans l'intérieur des terres inconnues, en s'abandonnant aux eaux fluviales. Hautement impersonnel dans son œuvre, ce Normand aux yeux bleus, à l'encolure obstinée, ne s'amollit pas aux souvenirs de son enfance, ni sur des circonstances douloureuses qui advinrent, et le forcèrent à rester le captif de son idole, l'intelligence. Il est sensible toutefois, mais cette sensibilité flotte un peu plus que celle des Latins ordinaires, et ses raisonnements aussi n'ont pas les arêtes vives des esprits méditerranéens, dont les limites scintillent comme les lignes dures d'un fronton de temple, ou les formes découpées d'une statue grecque emprisonnées dans la lumière. Non, son esprit a des méandres, des repliements et des contradictions. Gourmont n'était ni buté, ni stagnant, et n'ayant jamais pu refermer sur son esprit le couvercle des certitudes sereines, sa pensée et son style en gardèrent une jeunesse, une fraîcheur éternelles.

Cherchant la vie partout, il puisait la vérité à toutes les sources où elle se dérobe, — il n'y a pas une vérité, il y en a mille, ou plutôt elle revêt des aspects tellement changeants

qu'elle est une constante métamorphose. Son esprit encyclopédique va rejoindre par-dessus le romantisme, qui se tourne plutôt vers le ciel que vers la terre, la vigoureuse famille des philosophes du XVIII^e siècle, et Rabelais, Montaigne, Erasme, auraient reconnu en lui un frère.

— Oui, il est bien de la famille des Encyclopédistes. Il savait tout et quelque chose en plus. Il lisait cent livres sur une question et en ramenait la paillette d'or qui, seule, importe.

Ce qui nous paraît aujourd'hui évident et qui s'est déjà presque incorporé à notre mécanisme de pensées, à l'origine, il en pressent la valeur et la vérité. Il a éclairci certaines lois du langage, connaissant la généalogie exacte de la langue française, et il se voua à sa défense contre les parasites. « Le Latin mystique », « Le Problème du Style », « L'Esthétique de la Langue française », sont les œuvres d'un philologue et d'un poète. Dans « La Physique de l'Amour », il est naturaliste et romancier, racontant les amours des bêtes, aussi curieuses, aussi belles et aussi cruelles que celles des hommes, car chez les insectes n'y a-t-il pas aussi des apaches et des fées? D'antiques querelles religieuses sont décrites dans les cinquante pages du « Chemin de Velours ». Les philosophies lui sont toutes familières, et il se promène au milieu de l'abstraite pensée comme au milieu d'un beau jardin soigné parfaitement. « La Culture des Idées » explique ses allées et venues au milieu des plates-bandes de la métaphysique. Il a écrit des histoires et des contes, des poèmes et des nouvelles pour distraire son imagination, et dans lesquels il laisse échapper un peu de sa sensibilité : « Sixtine, roman de la vie cérébrale » (dont l'héroïne, morte il y a quelques mois, exerça un rôle prépondérant sur la culture d'hommes illustres), « Les Chevaux de Diomède », « Une Nuit au Luxembourg », « Histoires magiques », « Divertissements », etc...

La vie journalière lui importa toujours, et il en tira des « Epilogues », qu'il confiait au « Mercure de France », et qui redonnent de la vie aux passions politiques qui, sans lui, resteraient dans un morne oubli.

Remy de Gourmont, qui fut si pleinement Français, Normand et Parisien, qui, pendant quarante ans, pensa tous ses livres en se promenant au bord des quais de la Seine, qui connaissait chaque pierre de Paris, chaque herbage de sa pro-

vince, chaque chronique ancienne de l'Histoire de France, les héros les plus obscurs et les héroïnes les plus oubliées, fut cependant accusé de manquer de patriotisme, parce qu'une fois il écrivit qu'il y a de bons philologues en Allemagne; mais il avait ajouté : Il faut empêcher les animaux impurs de venir troubler les sources d'eau vive qui nous désaltèrent.— Et son dernier livre, « Pendant l'Orage », résume ses impressions des premiers mois de la guerre, impressions si fortes qu'elles hâtèrent sans doute sa mort.

Ce grand artisan des lettres françaises vivait très haut dans une maison de la rue des Saints-Pères, au numéro 71, entouré de ses outils de travail, la lampe, les plumes, le papier, les cigarettes, un fauteuil d'osier placé entre deux tables en équerre chargées de livres — les derniers qu'on vient d'écrire — et un vase, plein des fleurs de la saison, giroflées cuivrées, pois de senteur, roses ou glaïeuls, est près de lui. Trois côtés de la muraille sont tapissés de livres, serrés les uns contre les autres, du plafond jusqu'au parquet. Une croisée perce le quatrième, d'où l'on voit la perspective des toits parisiens et les lumières apparaissant aux fenêtres de la cour, aux heures du soir.

Il fait bon, il fait tiède, il fait loin dans la cellule de ce moine. Vêtu de sa robe de bure, il presse le suc de vingt volumes, de trente cerveaux, en roulant du tabac dans du papier de soie. Il a en lui une si abondante moisson de pensées que lorsqu'il prend la plume les mots coulent comme une farine tombant sans fin d'entre les blutoirs, après que les meules ont broyé la richesse des grains.

Il vit au milieu du livre, il n'a que des livres dans sa chambre, comme un religieux n'a qu'un Christ dans sa cellule. Le bric-à-brac habituel aux gens de lettres ne vient pas ici détourner ou amoindrir l'esprit de son très haut but. Il faut en vérité une existence bien profonde et bien riche pour se suffire ainsi à elle-même, et supporter un pareil dépouillement de tout accessoire.

L'écrivain est aussi un bibliophile, c'est-à-dire que sur ce point comme sur tant d'autres il a eu des idées justes et des idées fantaisistes. Il a laissé toute une petite collection de livres-bibelots, ayant fait tirer de ses œuvres quelques pla-

quettes sur beau papier, vert égyptien, violet évêque, jaspé de fer, et décorées de ces gravures sur bois qui étaient, selon lui, infiniment plus dans la tradition du livre français que ces illustrations en couleurs flottant entre l'affiche, la boîte de dragées peinte et l'image d'Epinal ; la sévère gravure sur bois est seule une interprétation, un décor digne du livre.

Ainsi vivait Remy de Gourmont dans sa tour de pensées, assez haute pour que les bruits de la vie pussent arriver plus sonores jusqu'à lui, afin qu'il les analysât et les fit comprendre à la foule grouillante.

Un soir, en haut de ses marches, lui apparut

Un être qui n'était que lumière, or, et gaze.

Et de ces apparitions souvent renouvelées lui vint un afflux de sensibilité, de la plus fine et de la plus rare essence. — Sa pensée, toute baignée de subtils effluves où se mêlaient des émotions cérébrales et des joies visuelles, s'épancha dans un chef-d'œuvre de casuistique aiguë et d'abandon tendre où Gourmont s'exprime avec toute la maîtrise d'un style qui atteint son plus pur et son plus parfait rayonnement.

— Il était arrivé à un point de fixité correspondant, pour ceux qui l'allaient voir, à l'idée de durée. Il semblait que les années, la maladie et l'expérience l'ayant suffisamment touché, elles le quitteraient en le laissant ainsi à ce point également éloigné des tribulations de la jeunesse et de la décrépitude de la vieillesse, à ce moment analogue à celui où, la mer étant étale, le bruit de sa montée s'apaise, et où elle se repose en reflétant toutes les clartés atmosphériques.

Mais voilà que la mort avide s'empara de ce riche butin, enlevant Remy de Gourmont le 27 septembre 1915, à l'âge de cinquante-sept ans. Sa chambre est désormais vide, l'escalier étroit ne mène à aucune plateforme, et la lumière de sa lampe ne brille pas derrière les carreaux. Cette clarté jaune qu'on voyait de la cour n'éclairera plus la naissance des mots, l'être qu'on espérait immuable est mort, la pensée vigilante est retournée dans le néant.

Ce n'est pas une statue en bronze ou en marbre de Carrare, érigée dans les cités bruyantes, qu'on lui souhaite, mais plutôt une stèle de pierre supportant son masque puissant de faune aux yeux veilleurs, dressée dans une clairière, au milieu

d'une forêt, où viendraient s'agripper les lierres et les mousses, où tomberaient les rais du soleil et les brumes. Il assisterait, serein, aux batailles et aux amours des bêtes, car l'éternel et âpre renouvellement de la vie et de ses luttes ne saurait étonner celui qui a écrit :

« Dans la tragédie humaine, la paix ne fut jamais qu'un entr'acte ».

Poitiers — Imp. du Mercvre de France, G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.
